

Libretto

ALEXANDER KENT

À L'HONNEUR
CE JOUR-LÀ

Une aventure de Richard Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE
MICHEL LE BRIS

Titre original :
Honour This Day

© Highseas Authors Ltd, 1987.

© Éditions Phébus, Paris, 2005, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0633-5

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton, en Angleterre, en 1924.

Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il débute sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve.

En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho.

Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Je crois que l'époque de la marine à voiles, celle des marins de la marine de guerre des dix-huitième et dix-neuvième siècles, a toujours exercé sur moi une certaine fascination. Cela remonte peut-être même à mon enfance, lorsque je visitais le *Victory* de Nelson en essayant d'imaginer la fureur d'un combat naval.

Pendant la dernière guerre et alors que j'appartiens à une famille qui a toujours servi dans l'armée de terre, j'ai rejoint la marine sans hésitation aucune. Cela me semblait la seule chose à faire, comme si c'était ce que l'on attendait de moi. J'ai participé à la bataille de l'Atlantique, puis à celles qui se sont déroulées en Méditerranée et enfin en Normandie. Mais, pendant toute cette période, je n'ai jamais perdu de vue mon affection pour ces jours anciens, lorsque seules les « murailles de bois » se dressaient entre l'Angleterre et ses ennemis.

Dix ans après être devenu écrivain de métier, j'ai pu me plonger dans cette existence avec Richard Bolitho, sa vie, son époque. À présent, lorsque j'effectue des recherches de matériaux historiques, en collaboration avec Kim, ma femme d'origine canadienne, je pense sincèrement que nous pouvons revivre la vie de ces vaisseaux magnifiques et si rudes, ainsi que celle des hommes qui, volontaires ou enrôlés de force, ont servi à leur bord avant de mourir avec eux.

Pour Kim, avec tout mon amour

*Pleure, Angleterre, pleure et lamente-toi
Sur les hommes du brave Nelson
Qui sont morts ce jour-là
Sur le grand Océan.*

CHANSON POPULAIRE, 1805

PREMIÈRE PARTIE

ANTIGUA 1804

SOUVENIRS

Port-aux-Anglais, et, pour tout dire, l'île d'Antigua dans son ensemble, donnait le sentiment d'une terre inanimée, comme écrasée par le soleil à son zénith. L'air humide était étouffant; on pouvait deviner, çà et là, perdus dans une brume épaisse, de nombreux vaisseaux à l'ancre, semblables à des objets aperçus à travers une lunette embuée.

On était aux premiers jours de ce mois d'octobre 1804, en pleine saison des ouragans, et celle-là était l'une des pires que l'on eût jamais connues. Plusieurs navires s'étaient perdus en mer ou échoués dans quelque passe délicate.

Le port abritait le quartier général de la flotte des Antilles et jouait donc un rôle important, pour ne pas dire essentiel, aux îles du Vent comme aux îles Sous-le-Vent. Il offrait un bon mouillage et possédait un arsenal capable de mener à bien carénages et réparations de première urgence. Mais, en temps de paix comme en temps de guerre, la mer et le mauvais temps restent constamment des ennemis et, si presque tout pavillon étranger représentait un danger potentiel, on ne pouvait pas tenir pour nulle non plus l'insécurité venant de ces eaux mêmes.

Port-aux-Anglais se trouvant à une douzaine de milles de Saint John's, la capitale, la vie sociale, tant dans le port qu'aux environs, se bornait à assez peu de chose. Sur la terrasse dallée de l'une des plus belles demeures bâties à flanc

de colline, derrière le port, quelques personnes, auxquelles un air immobile avait ôté tout ressort, regardaient s'approcher un vaisseau de guerre. Il s'agissait principalement de personnalités officielles venues là avec leurs épouses. Le nouvel arrivant avait mis un temps fou à prendre matière et forme dans cette brume vibrante, mais on le distinguait bien à présent, qui faisait cap droit sur la terre, les voiles presque flasques contre vergues et haubans.

Les bâtiments de guerre étaient chose si commune que personne ne s'en souciait plus. Après des années de conflit avec la France et ses alliés, un tel spectacle faisait partie du quotidien.

Celui qui arrivait était un bâtiment de ligne, un deux-ponts, dont la grosse coque arrondie, trapue et noire, se découpait nettement sur les eaux laiteuses et un ciel rendu incolore par cette chaleur implacable. Le soleil qui brillait derrière la colline au Moine était entouré d'un halo argenté : quelque part en mer, la tempête n'allait pas tarder à éclater. Mais ce vaisseau était différent de tous ceux qui allaient et venaient d'habitude, pour une raison très simple : le canot de rade avait indiqué qu'il arrivait d'Angleterre. Pour les spectateurs de cette lente et interminable approche, ce seul mot d'*Angleterre* évoquait une foule d'images. C'était la promesse d'une lettre, le récit d'un marin de passage. Les temps étaient incertains, tout le monde devait supporter diverses restrictions, chaque jour apportait la crainte de voir les Français traverser la Manche et débarquer. Les causes d'inquiétude étaient aussi variées que cette terre qui abritait une campagne exubérante, mais aussi une ville d'une saleté repoussante. Parmi ces hommes et ces femmes qui assistaient à l'arrivée du deux-ponts, bien peu auraient hésité à échanger Antigua contre un bref séjour en Angleterre.

L'une des dames se tenait un peu à l'écart des autres, totalement immobile, sinon que sa main agitait, et encore

très mollement, un éventail destiné à animer un tant soit peu l'air torride.

Tous ces gens qui parlaient pour ne rien dire, qu'elle ne connaissait que trop bien et dont elle n'acceptait la compagnie que contrainte et forcée, voilà longtemps qu'ils la fatiguaient. Et puis, il y en avait qui étaient tout enroués, avec ce vin atrocement chaud qu'ils avaient déjà ingurgité alors que l'on n'était même pas encore passé à table !

Elle se détourna un peu pour cacher son malaise et remettre légèrement en place l'étoffe de sa robe couleur ivoire qui lui collait à la peau. Mais tout cela sans cesser un seul instant d'observer le vaisseau. *D'Angleterre...*

On aurait cru que le navire avançait à peine, n'était la petite vague écumeuse qui se soulevait sous la figure de proue dorée. Deux chaloupes le remorquaient vers la terre, une de chaque bord ; la jeune femme n'arrivait pas à déterminer si elles étaient reliées ou non à leur vaisseau par une ligne de touage. Les deux embarcations semblaient presque immobiles. Seul le lent battement cadencé des pales, blanches comme des ailes, dénotait et le but fixé et l'effort fourni.

La jeune femme s'y entendait, en matière de vaisseaux. Elle avait à son actif des centaines de lieues en mer, peu de détails échappaient à son œil exercé. Une voix venue de loin passait et repassait dans son esprit, lui affirmant que l'homme n'avait rien créé de plus beau qu'un navire. Et la même voix mâle ajoutait : « Et c'est aussi exigeant qu'une femme. »

Derrière elle, quelqu'un laissa tomber :

– Encore une tournée de visites officielles en perspective, j'imagine ?

Mais personne ne releva, il faisait trop chaud, ne fût-ce que pour faire preuve d'imagination. Des bruits de pas sur les marches de pierre, puis la même voix reprit :

– Prévenez-moi lorsque vous aurez des nouvelles.

Le domestique s'empressa de suivre son maître, qui ouvrait

le message griffonné qu'on venait de lui apporter de l'arsenal.

– C'est l'*Hypérion*, un soixante-quatorze, capitaine de vaisseau Haven.

La jeune femme fixait toujours le vaisseau, mais son esprit avait été alerté par ce nom. Pourquoi lui faisait-il cet effet? Une autre voix nota :

– Mon Dieu, Aubrey, mais je pensais qu'il était réduit à l'état de ponton. À Plymouth, n'est-ce pas?

Des verres tintaient, la jeune femme ne bougea pas davantage. Capitaine de vaisseau Haven? Ce nom ne lui disait rien.

Elle aperçut le canot de rade qui s'approchait lentement du gros deux-ponts. Elle aimait regarder les navires qui arrivaient, l'activité qui régnait sur le pont, les préparatifs apparemment désordonnés du mouillage jusqu'à l'instant où l'ancre plongeait dans la mer. Les marins étaient sans doute occupés à regarder l'île, pour certains c'était probablement une découverte. Voilà qui les changeait des ports et des villages de leur Angleterre. Mais la même voix reprit :

– Oui, il était à Plymouth. Mais avec cette guerre qui fait rage de tous côtés et avec nos bonshommes de Whitehall qui brillent, comme toujours, par leur prévoyance, il faut croire qu'on a rappelé au service toutes les épaves échouées sur nos rivages.

Un autre répondit d'une voix pâteuse :

– Oui, je m'en souviens maintenant. Il s'est battu et s'est même emparé d'un gros trois-ponts en combat singulier. Pas étonnant qu'on ait mis ce pauvre malheureux à la retraite après tout ça, non?

La jeune femme regardait toujours, sans même songer à cligner des yeux. La silhouette du deux-ponts s'allongeait, il brassait sa voile et se balançait mollement au moindre souffle de cette faible brise.

– Ce n'est pas un bâtiment isolé, Aubrey, dit son mari, qui, poussé par la curiosité, s'était rapproché de la balustrade. Bon sang, mais il porte une marque d'amiral!

– De vice-amiral, le corrigea son hôte. Voilà qui est très intéressant. À première vue, il porte la marque de Sir Richard Bolitho, vice-amiral de la Rouge.

L'ancre fit jaillir une colonne d'embruns en tombant du capon. La jeune femme posa la main à plat sur la balustrade, jusqu'à ce que la pierre brûlante eût réussi à la calmer.

Son époux avait dû se rendre compte de son émoi.

– Qu'y a-t-il? Le connaissez-vous? Si la moitié de ce que l'on écrit est véridique, c'est un vrai héros.

Elle serra plus fort son éventail contre sa poitrine. *Il fallait donc qu'il en fût ainsi!* Il était à Antigua. Après si longtemps, après tout ce qu'il avait enduré...

Il était bien naturel qu'elle se souvînt encore du nom de ce bâtiment, avec tous les récits qu'il lui avait faits, si pleins d'amour, sur son vieil *Hypérion*. C'était l'un des tout premiers qu'il eût commandés comme capitaine de vaisseau.

Elle se surprenait elle-même de l'émotion qu'elle ressentait et, sans doute encore davantage, de la facilité avec laquelle elle avait réussi à la dissimuler.

– Oui, j'ai fait sa connaissance il y a plusieurs années.

– Un peu de vin, messieurs?

Elle réussit lentement à se détendre, un muscle après l'autre. Elle avait l'impression que sa robe était trempée, elle sentait chaque pouce carré de son corps.

Mais elle se reprocha immédiatement sa stupidité. Rien ne serait plus comme avant, *jamais plus*.

Et, tournant le dos au vaisseau, elle sourit à ceux qui se trouvaient là. Mais ce sourire lui-même n'était que mensonge.

Richard Bolitho était debout au centre de la grand-chambre de poupe, ne sachant trop comment s'occuper. Il tendit l'oreille pour écouter tambouriner les pieds nus au-dessus de lui, sous le tillac. Tous ces bruits si familiers se concentraient dans la chambre, des voix étouffées qui criaient des ordres jusqu'aux grincements des poulies. On brassait les vergues carré. Et pourtant, il ne percevait pour ainsi dire aucun mouvement. On eût dit un vaisseau fantôme. Les rais de lumière dorée se déplaçaient lentement sur les cloisons, seul indice prouvant que l'*Hypérion* se balançait doucement dans la brise de mer.

Il pouvait observer la terre qui se découpait en vert dans une rangée de fenêtres de poupe. *Antigua*. Ce seul nom lui causait un choc au cœur et réveillait chez lui tant de souvenirs, tant de visages, de voix...

C'était ici même, à Port-aux-Anglais, qu'il avait pris son premier commandement, celui d'une minuscule corvette, *L'Hirondelle*. C'était un navire d'un type très différent, mais cette guerre-là contre les rebelles d'Amérique était elle aussi fort différente. Comme cela lui paraissait loin ! Les vaisseaux, les visages, et la souffrance et l'exaltation...

Il repensa à la traversée qu'ils venaient d'effectuer depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre. Il était difficile de faire mieux : trente jours, le vieil *Hypérion* avait marché comme un vrai pur-sang. Ils avaient fait route en compagnie d'un convoi de navires marchands dont plusieurs étaient bourrés à craquer de soldats, renforts ou relèves destinés à toutes les garnisons anglaises aux Antilles. Et la relève était plus probable que le reste, songea-t-il amèrement. Les soldats étaient connus pour tomber comme des mouches, dans ces parages, emportés par une fièvre ou par une autre. Tout cela sans avoir seulement entendu un seul coup de mousquet tiré par un Français.

Il s'approcha lentement des fenêtres de poupe en se protégeant les yeux de la brume aveuglante. Une fois encore, il mesurait toute sa rancœur, et combien lui répugnait la mission qui l'amenait en ces lieux. Il savait que la situation allait exiger de lui tout un déploiement de diplomatie et d'étiquette qu'il ne se sentait guère d'humeur à mettre en œuvre. Cela avait déjà commencé avec les salves protocolaires de salut, échangées à intervalles réguliers entre canon du bord et batterie côtière la plus proche, au-dessus de laquelle le drapeau ne se ridait même pas dans l'air moite.

Il distinguait le canot de rade, comme posé sur son image dans l'eau, avirons immobiles. L'officier de garde attendait que le deux-ponts eût jeté l'ancre.

Bolitho n'avait pas besoin de se trouver sur le tillac ou sur la dunette pour se faire une image précise de ce qui se passait là-haut : les hommes aux drisses et aux bras, d'autres encore alignés le long des vergues, parés à s'emparer de la toile pour la ferler proprement. De la terre, on pouvait s'imaginer que la moindre surface de voile s'évanouissait d'un coup sous l'emprise d'une seule et unique main.

La terre. Pour le marin, cela a toujours une allure de rêve. De nouvelles aventures.

Il jeta un coup d'œil à la vareuse de cérémonie accrochée au dossier d'un fauteuil, parée pour l'entrée en scène. Lorsque, bien des années plus tôt, on lui avait confié le commandement de *L'Hirondelle*, il n'aurait jamais imaginé que pareille chose fût possible. Il aurait pu mourir dans un accident, se faire tuer d'un coup de canon, il aurait pu connaître la disgrâce ou encore le manque de chance qui vous fait perdre toute occasion de vous distinguer et de gagner les faveurs d'un amiral. Tout cela faisait de l'avancement une dure escalade.

Et voilà que cette vareuse était bien réelle, avec ses deux épaulettes dorées ornées de deux étoiles d'argent. Pourtant... Il leva la main pour chasser la mèche qui lui tombait sur l'œil

droit. Comme la cicatrice qui s'enfonçait profondément dans la raie de sa coiffure, là où un coutelas avait bien manqué mettre un terme à ses jours. Depuis lors, rien n'avait changé, pas même les incertitudes du lendemain.

Mais il avait cru qu'il parviendrait à la rejoindre, cette marche, même si le dernier pas, celui qui séparait les galons du commandement des étoiles des amiraux, était le plus haut. Sir Richard Bolitho, chevalier du Bain, vice-amiral de la Rouge, plus jeune officier général de la liste navale immédiatement après Nelson. Il esquissa un sourire. Le roi ne connaissait même pas son nom lorsqu'il l'avait anobli. Bolitho avait également fini par admettre qu'il ne serait plus jamais responsable de la vie quotidienne à bord d'un bâtiment, de *tout bâtiment* sur lequel flotterait désormais sa marque. Quand il était enseigne, il jetait souvent un coup d'œil à l'arrière, à la silhouette lointaine du commandant. Et, faute de lui inspirer tout uniment du respect, du moins l'un après l'autre lui inspiraient-ils de la crainte. Devenu commandant à son tour, il était bien souvent resté éveillé, rongé d'inquiétude, allongé sur sa couchette, résistant à l'envie de monter sur le pont lorsqu'il pensait que l'officier de quart ne se rendait pas compte des dangers qui menaçaient de toutes parts. Déléguer est chose difficile, mais au moins ce bâtiment était le sien. Pour l'équipage d'un bâtiment de guerre, le commandant est le seul maître après Dieu, chose dont on a pu faire, au mépris de toute charité, une simple question d'ancienneté.

Lorsque l'on devient officier général, il faut se tenir à l'écart et mener les affaires de ses commandants, disposer ses forces là où elles auront la plus grande efficacité. Votre pouvoir est grand, certes, la responsabilité qui pèse sur vos épaules l'est tout autant. Et rares sont les amiraux qui oublient le sort qui fut réservé à l'amiral Byng, tombé sous les balles d'un peloton d'exécution à bord de son propre vaisseau amiral, pour lâcheté.

Sans les vicissitudes de sa vie intime, il se serait peut-être habitué à son grade et à ce titre auquel il ne parvenait pas à se faire. Il chassa cette pensée et passa lentement les doigts sur son œil gauche. Il se massa doucement la paupière puis essaya de fixer la rive verdoyante : il y voyait soudain plus nettement. À Londres, le chirurgien l'avait prévenu : il avait besoin de repos, d'un traitement adapté, de soins réguliers. Cela aurait signifié rester à terre – et pis encore, se retrouver affecté à l'Amirauté.

Dans ces conditions, pourquoi avait-il donc demandé, non, presque exigé, une nouvelle affectation à la mer ? Peu importait où, c'était du moins ce qu'avaient cru comprendre Leurs Seigneuries de l'Amirauté.

Trois de ses supérieurs lui avaient déclaré qu'il avait amplement mérité une affectation à Londres, même avant d'avoir remporté sa dernière et grande victoire. Et pourtant, lorsqu'il avait insisté, Bolitho avait eu le sentiment qu'ils étaient finalement assez contents de le voir décliner leurs propositions.

Le destin – c'était sans doute le destin. Il se détourna pour examiner sa grand-chambre : le vaste plafond peint en blanc, le cuir vert clair des fauteuils, les portières de toile qui délimitaient la chambre à coucher ou qui le séparaient de cet univers fourmillant, plus bas, dont il était préservé par le factionnaire qui veillait à sa tranquillité jour et nuit.

L'Hypériorion – encore un coup du destin, sans doute.

Il se rappelait la dernière fois qu'il l'avait vu, après l'avoir ramené à Plymouth. Les foules qui se pressaient sur le front de mer et sur le Hoe¹ pour acclamer celui qui rentrait chez lui en vainqueur. Tant d'hommes avaient péri, tant d'autres

1. Célèbre place de la ville, sur laquelle Sir Francis Drake jouait aux boules lorsqu'on lui annonça l'arrivée de l'Invincible Armada. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

étaient restés infirmes à vie après le triomphe qu'ils avaient remporté sur l'escadre de Lequiller dans le golfe de Gascogne et la capture de son gros vaisseau amiral, un vaisseau de cent canons, *La Tornade*. Ce vaisseau que Bolitho avait plus tard commandé lui-même comme capitaine de pavillon d'un autre amiral.

Mais c'était ce bâtiment-ci qu'il n'oublierait jamais. L'*Hypérion*, un soixante-quatorze. Il avait longé le bord du bassin, ce jour horrible au cours duquel il lui avait fait ses adieux définitifs. Du moins était-ce là ce qu'il croyait. Ravagé, à moitié ouvert par les coups, voiles et gréement réduits en morceaux, le pont déchiqueté strié de grandes marques sombres, celles du sang répandu par ceux qui s'étaient battus là. On pensait qu'il ne retrouverait jamais plus sa place dans la ligne de bataille. Plusieurs fois, ils avaient dû se démener pour réussir à le ramener au port par un temps de chien et avaient cru qu'il finirait par sombrer comme quelques-uns de ses adversaires. Tandis qu'il le contemplait de la sorte, au bassin, il lui avait presque souhaité de trouver une paix éternelle au fond de la mer. Mais la guerre avait gagné en ampleur, et l'*Hypérion* avait été reconverti en entrepôt flottant. Démâté, ses ponts autrefois bruisants d'activité et maintenant couverts de tonneaux et de caisses, il se trouvait réduit à l'état de vulgaire annexe de l'arsenal.

C'était son premier commandement de vaisseau de ligne. Il était alors, et il l'était toujours, amoureux des frégates. L'idée de commander un deux-ponts l'avait donc consterné. Mais à cette époque encore et pour d'autres raisons, il frôlait le désespoir. Il n'était pas encore remis de la fièvre qui avait manqué de le tuer dans les mers du Sud et on l'avait affecté à terre, dans la flotte du Nord, pour s'occuper de recrutement. La Révolution française s'étendait sur le continent comme un feu de forêt. Il se revoyait encore rallier son nouveau bâtiment à Gibraltar, c'était hier. Il était vieux, fatigué, mais il

l'avait pourtant attiré comme si, d'une certaine façon, ils ne pouvaient plus désormais se passer l'un de l'autre.

Il entendit les trilles des sifflets, puis un grand plongeon : l'ancre tombait à l'eau, dans ces eaux qu'il connaissait si bien.

Son capitaine de pavillon n'allait pas tarder à se présenter pour prendre ses ordres. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à considérer le capitaine de vaisseau Edmund Haven comme un meneur d'hommes ni comme un conseiller en qui il pût avoir confiance.

C'était un personnage assez insipide, sans couleur. Et pourtant, quand il pensait à lui, il savait qu'il se montrait injuste. Bolitho avait embarqué quelques jours seulement avant leur appareillage pour les Antilles. Pendant les trente jours qui avaient suivi, il était resté presque complètement à l'écart dans ses appartements, suffisamment en tout cas pour qu'Allday, son maître d'hôtel, allât jusqu'à montrer quelques signes d'inquiétude.

Cela tenait sans doute à une phrase que lui avait dite Haven pendant qu'il visitait pour la première fois le bord, la veille de l'appareillage.

Haven avait visiblement jugé bizarre, sinon excentrique, qu'il prît envie à son amiral de voir autre chose que sa chambre ou le tillac, sans parler de l'intérêt qu'il avait manifesté pour le pont supérieur et l'entrepont.

Le regard de Bolitho s'arrêta sur le râtelier à sabres fixé près de la portière. Le vieux sabre, celui qui lui appartenait en propre, et le magnifique sabre d'honneur. Comment Haven *aurait-il pu* comprendre ? Ce n'était pas sa faute. Bolitho avait pris pour une insulte personnelle le peu d'enthousiasme que suscitait apparemment chez lui son nouveau commandement. Il avait rugi :

– Ce vaisseau est peut-être hors d'âge, monsieur Haven, il en a pourtant remontré à bien d'autres qui étaient plus

jeunes ! La Chesapeake, les Saintes, Toulon et le golfe de Gascogne – la liste de ses trophées se lit comme une histoire de la marine !

C'était injuste, mais Haven aurait dû se renseigner.

Chaque pas qu'il avait fait lors de ce tour du bord faisait revivre chez lui une foule de souvenirs. Seuls les visages et les voix juraient. Mais le bâtiment était resté le même : des mâts tout neufs, le plus gros de l'armement principal remplacé par des pièces de plus fort calibre que lorsqu'il avait dû faire face aux bordées de *La Tornade*. La peinture luisait, les coutures de pont goudronnées étaient impeccables. Rien ne pouvait changer son *Hypérion*. Il fit des yeux le tour de sa chambre, il la revoyait comme elle était alors. *Et ce navire avait trente-deux ans !* Lorsqu'on l'avait mis en chantier à Deptford, on avait choisi les plus beaux chênes du Kent. Cet âge de la construction navale était définitivement révolu. À présent, la plupart des forêts avaient été dépouillées de leurs plus beaux arbres pour satisfaire les besoins de la flotte.

Chose assez amusante, *La Tornade*, qui était un vaisseau tout neuf, avait pourtant été transformée en ponton quatre ans plus tôt. Il effleura une fois de plus son œil gauche et pesta intérieurement : le voile qui le brouillait revenait. Il songeait à Haven, à tous ceux qui servaient à bord de ce vieux vaisseau jour et nuit. Savaient-ils, ou avaient-ils deviné, que celui dont la marque flottait au mât de misaine avait l'œil gauche plus qu'à moitié mort ? Il serra les poings en songeant à ce moment où il était tombé sur le pont, aveuglé par le sable projeté d'une baille réduite en morceaux par un boulet ennemi.

Il attendit d'avoir recouvré son calme. Non, Haven ne se rendait apparemment compte de rien dès lors que cela débordait sa mission.

Il effleura l'un des fauteuils, songeant à la longueur et au maître bau de son navire amiral. Il y avait laissé tant de lui-même ! Son frère était mort sur le pont, il s'était sacrifié pour

sauver son fils unique, Adam, même si l'enfant qu'il était alors ne savait pas qu'il avait encore son père. Et ce cher Inch, qui avait fini par devenir second de l'*Hypérion*. Il le revoyait, avec ses grimaces, sa tête chevaline, son air toujours un peu inquiet. Lui aussi était mort, et avec lui tant d'autres parmi les « heureux élus ».

Et Cheney, elle aussi, avait arpenté ces ponts... Il repoussa le fauteuil et se dirigea vers les fenêtres grandes ouvertes, soudain irrité.

– Vous m'avez appelé, sir Richard ?

C'était Ozzard, son garçon, avec sa tête de taupe. Il n'y aurait plus eu de bâtiment du tout sans lui. Bolitho se retourna. Il avait dû parler tout haut. Combien de fois cela lui était-il déjà arrivé ? Et combien de temps devrait-il encore souffrir ainsi ?

– Je... je suis désolé, Ozzard.

Mais il se tut.

Ozzard croisa ses deux battoirs sous son tablier et se détourna pour observer le mouillage pailleté de mille scintillements.

– C'était le bon vieux temps, sir Richard.

– Oui – et, avec un soupir : On était mieux à l'époque, pas ?

Ozzard prit la pesante vareuse aux épaulettes dorées. De l'autre côté de la portière, Bolitho entendait les trilles des sifflets, le grincement des palans. On mettait à l'eau les embarcations.

L'atterrissage. Autrefois, ce mot était proprement magique.

Ozzard s'occupait de la vareuse, mais ne touchait jamais aux sabres. Allday et lui s'entendaient comme larrons en foire, contrairement à ce que l'on pensait un peu partout d'eux, à les voir si différents. Et Allday n'aurait laissé à personne le soin de fixer le sabre en place. Un vieux navire, se dit Bolitho :

il était taillé dans le meilleur chêne d'Angleterre et, s'il disparaissait, personne ne pourrait prendre sa place.

Il imaginait le dépit d'Ozzard, fâché de voir qu'il avait choisi ce vieux deux-ponts quand il n'aurait eu qu'à dire un mot pour avoir le vaisseau de premier rang de son choix. À l'Amirauté, on lui avait même gentiment glissé que, bien que l'*Hypérion* fût paré à reprendre la mer, il ne se remettrait jamais vraiment de la dernière bataille épouvantable à laquelle il avait pris part.

Chose amusante, c'est Nelson, ce héros que Bolitho n'avait jamais croisé, qui avait décidé de la chose. Quelque membre de l'Amirauté avait dû toucher un mot au petit amiral de la requête de Bolitho. Il avait répondu à Leurs Seigneuries avec la brièveté qui lui était coutumière.

*Donnez à Bolitho le vaisseau qu'il a envie d'avoir. C'est un marin, pas un éléphant*¹.

Voilà qui amuserait fort Notre Grand Nel, songeait Bolitho. On avait fait de l'*Hypérion* un ponton avant de le réarmer, quelques mois plus tôt, et il avait maintenant trente-deux ans.

Nelson avait mis sa marque à bord du *Victory*, un premier rang, mais quand il l'avait revu, il était en train de pourrir comme une vieille épave. Il avait senti, à sa manière à lui, si étrange, qu'il lui fallait ce bâtiment amiral. Et si sa mémoire était exacte, Bolitho croyait se souvenir que le *Victory* était alors encore plus âgé que l'*Hypérion*, de huit ans.

D'une certaine façon qu'est-ce qui empêchait ces deux vieilles bailles de trouver ensemble un regain de vie? On les avait bien mises au rancart sans trop de ménagement, après tout ce qu'elles avaient accompli.

La portière de toile s'entrouvrit, et Daniel Yovell, l'écrivain de Bolitho, passa la tête. Il avait l'air sinistre.

1. Terme péjoratif dont les marins affublent les « terrestres ».

Bolitho se força à se détendre. Il ne leur avait pas rendu la vie facile, avec ses humeurs et ses hésitations. Même Yovell, un homme rond aux épaules carrées et qui se dévouait tant à la tâche, avait essayé de rester à bonne distance pendant ces trente derniers jours de mer.

– Le commandant va arriver, sir Richard.

Bolitho enfila les manches de son manteau et se tortilla pour essayer de se ménager une position plus confortable qui lui éviterait de sentir la sueur lui dégouliner le long de l'échine.

– Où est mon aide de camp ?

Bolitho sourit soudain. Au début, il avait eu du mal à se faire à cette idée, avoir un aide de camp qui lui fût affecté personnellement. Mais désormais il en était au troisième, et la chose lui paraissait facile.

– Il attend l'arrivée du canot. Après cela, ajouta-t-il en haussant les épaules, vous rencontrerez les notables de l'endroit.

Il interprétait le sourire de Bolitho comme le signe que la bonne humeur revenait. Avec son esprit un peu simple de Dévonien, il avait besoin de retrouver des marques connues.

Bolitho laissa Ozzard se hisser sur la pointe des pieds pour lui ajuster sa cravate. Pendant des années, il avait dépendu d'un amiral ou de quelque supérieur, où que ce fût. À présent, il avait encore du mal à croire que nul cerveau plus haut placé ne serait là pour lui dicter sa conduite ou lui demander des comptes. Il était l'officier le plus ancien. À la fin des fins, naturellement, cette règle non écrite en vigueur dans la marine s'appliquait toujours : s'il avait raison, d'autres en tireraient tout le crédit. Et s'il avait tort, c'est lui qui en porterait la responsabilité.

Il jeta un coup d'œil dans la glace et fit la grimace. Il avait toujours le cheveu aussi noir, n'était cette mèche rebelle grisonnante assez laide qui tombait sur sa vieille cicatrice.

Aux commissures des lèvres, les rides étaient un peu plus marquées. À se regarder ainsi, il croyait revoir le portrait de Hugh, son frère aîné, accroché à Falmouth. Comme tous ces tableaux de Bolitho qui ornaient la vieille demeure de pierre grise. Il essaya de dominer le désespoir qui le prenait soudain : à présent, en dehors de Ferguson, son fidèle majordome, et de quelques domestiques, la maison était vide.

Mais je suis ici. C'est ce que je voulais. Il jeta un coup d'œil circulaire dans la chambre. L'Hypériorion. Dire que nous avons bien failli périr ensemble !

Yovell se retourna et son visage rougeaud avait pris l'air un peu pincé.

– Le commandant, sir Richard.

Haven pénétra dans la chambre, sa coiffure sous le bras.

– Le bâtiment est paré, amiral.

Bolitho acquiesça d'un signe de tête. Il avait demandé à Haven de ne pas lui donner son titre, sauf lorsque le protocole l'exigeait. Il y avait déjà bien assez de distance entre eux comme cela.

– Je monte.

Une ombre passa devant la portière et Bolitho surprit la réaction ennuyée qui était venue fugitivement à Haven. Eh bien, songea-t-il, il fait des progrès, il oublie de temps en temps son air compassé.

Allday passa devant le capitaine de pavillon.

– Le canot est à couple, sir Richard.

Puis, s'approchant du râtelier, il resta là à regarder les deux sabres, l'air songeur.

– Lequel prendrons-nous aujourd'hui ?

Bolitho se mit à sourire. Allday avait ses propres soucis, mais il les garderait pour lui tant qu'il en aurait décidé ainsi. Maître d'hôtel ? Ami fidèle serait plus juste. Haven regardait certainement d'un sale œil qu'un homme d'aussi basse extraction pût aller et venir ainsi comme il lui plaisait.

Allday s'accroupit pour ceindre l'amiral du vieux sabre des Bolitho. Le fourreau de cuir avait été plusieurs fois refait, mais la garde ternie était d'origine, et la lame d'un autre temps était bien affûtée.

Bolitho tapota le sabre qui pendait le long de sa cuisse.

– Voilà un autre excellent ami.

Leurs regards se croisèrent. Bolitho se dit que leur intimité était presque physique. Toute l'influence que lui conférait son rang n'était rien à côté de leur relation.

Haven était un homme de stature moyenne, plutôt trapu, les cheveux roux et frisés. Il avait à peine plus de trente ans et ressemblait à un avocat ou à un négociant. Il affichait pour l'heure l'air tranquille de quelqu'un qui attend la suite sans rien montrer. Bolitho était entré une seule fois dans sa chambre et avait remarqué une miniature, une jolie femme aux cheveux longs entourée de fleurs. « Ma femme », lui avait dit Haven.

Et au ton de sa voix, on devinait clairement qu'il n'en dirait pas plus, même à son amiral. Un homme étrange, songeait Bolitho. Mais son vaisseau était convenablement mené, encore que, avec tous ces nouveaux embarqués et autres éléphants, on eût pu en attribuer pour une bonne part le crédit à son second.

Bolitho franchit la porte, dépassa le fusilier de faction immobile et se retrouva en plein soleil. La roue abandonnée et solidement amarrée dans l'axe faisait une impression bizarre. Chaque jour, lorsqu'ils étaient en mer, Bolitho avait fait sa promenade solitaire du bord au vent, sur la dunette ou le tillac. Il observait le maigre convoi et sa frégate d'escorte tout en faisant des allers et retours sur le pont usé, évitant d'instinct les palans et les anneaux de pont qui se trouvaient sur son chemin.

Des paires d'yeux se braquaient sur lui, mais, si les siens leur rendaient leurs regards, les têtes se baissaient immédiatement.

Il avait fini par tolérer ce comportement ; mais de là à l'apprécier...

Pour l'heure, le vaisseau était au repos, manœuvres lovées sur le pont. Les officiers marinières se promenaient entre les hommes au torse nu pour s'assurer que le navire, et pas n'importe lequel, un bâtiment amiral, était dans l'état où l'on s'attendait à le voir, en quelque lieu que ce fût.

Bolitho leva les yeux vers l'entrelacement de haubans et de grément. Les voiles étaient soigneusement ferlées, de minuscules silhouettes s'activaient encore loin au-dessus du pont pour contrôler que tout allait bien dans les hauts également.

Quelques enseignes reculèrent un peu lorsqu'il monta sur la dunette pour regarder les rangées de dix-huit-livres qui avaient remplacé les douze-livres d'origine.

Il voyait des visages flotter au milieu de toutes ces silhouettes très occupées. Comme des fantômes. Des bruits montaient par-dessus les ordres que l'on criait et les claquements des palans. Ponts déchiquetés par les coups et comme arrachés par de gigantesques tenailles ; hommes qui tombent, qui meurent en appelant à l'aide, alors que nul ne peut venir à leur secours ; Adam, son neveu, livide et pourtant si décidé du haut de ses quatorze ans, tandis que les deux vaisseaux s'embrassent dans une dernière étreinte à laquelle ils ne pourront échapper.

– Le canot de rade est le long du bord, amiral, annonça Haven.

D'un geste, Bolitho lui montra le pont derrière lui.

– Vous n'avez pas fait monter les tentes, Haven ?

Mais pourquoi ne parvenait-il donc pas à l'appeler par son prénom ? *Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Haven haussa les épaules.

– Cela ne ferait pas un très beau spectacle, vu de la terre, amiral.

Bolitho se tourna vers lui.

– Oui, mais donnera un peu d’air aux hommes dans l’entrepont... Faites-les monter.

Il essayait de dominer son irritation, envers lui-même tout d’abord, envers Haven ensuite, qui n’avait pas songé un instant à la fournaise que ne tarderait pas à devenir l’entrepont surpeuplé. Le pont supérieur de l’*Hypérion* mesurait cent quatre-vingts pieds de long, son équipage se montait à six cents personnes, officiers, marins et fusiliers confondus. Avec cette chaleur, on pouvait les compter pour le double.

Tandis que Haven hurlait quelques ordres à son second, celui-ci jeta à Bolitho un coup d’œil entendu : oui, il avait compris pour quelle raison il faisait mettre les tentes en place.

Ce second lui aussi était un drôle d’oiseau, n’avait pas tardé à se dire Bolitho. Avec sa trentaine bien sonnée, il était plutôt vieux pour son grade. Il avait déjà commandé un brick jusqu’au jour où l’on avait désarmé son bâtiment, et il était retourné à son état antérieur. Il était de bonne taille, mais, contrairement à son commandant, c’était un homme plein d’enthousiasme et d’heureux caractère. Grand et de teint sombre comme il l’était, il faisait penser à un gitan et rappelait à Bolitho quelqu’un qu’il avait connu autrefois sans qu’il pût dire son nom. Toujours prêt à rire, il était visiblement très aimé de ses subordonnés. Le type même de l’officier auquel les aspirants rêvent de ressembler un jour.

Bolitho se tourna vers l’avant. Sous la guibre, il apercevait les larges épaules de la figure de proue. Depuis qu’il avait laissé le navire à Plymouth, ce détail-là lui restait dans l’esprit avec une grande netteté. L’*Hypérion* était en si mauvais état, si endommagé, qu’il était difficile d’imaginer à quoi il avait pu ressembler. Mais la figure de proue donnait une autre version de l’histoire.

Sous la couche de peinture dorée, la sculpture était bien abîmée elle aussi. Pourtant, les yeux bleus perçants qui fixaient

les lointains droit devant sous la couronne en forme de soleil étaient toujours aussi fiers. Un bras nouveau menaçait l'horizon de son trident. Même lorsqu'il la voyait de si loin, Bolitho puisait des forces nouvelles dans la contemplation de cette silhouette familière. Hypérion, l'un des Titans, avait refusé avec indignation le sort ignoble qu'on lui avait fait en le transformant en ponton.

Allday observait Bolitho avec la plus grande attention. Il avait surpris son regard et il savait ce qu'il signifiait : l'amiral était tout ébranlé. Allday ne savait pas trop s'il partageait ou non son humeur. Mais il l'aimait comme nul autre au monde, et serait mort pour lui sans hésitation aucune. Il annonça :

– Canot paré, sir Richard.

Il avait bien envie d'ajouter que l'armement n'était pas exactement ce que l'on avait vu de mieux. *Pour l'instant...*

Bolitho s'avança lentement vers la coupée et jeta un coup d'œil au canot qui l'attendait le long du bord. Jenour, son nouvel aide de camp, avait déjà pris place à bord. Et Yovell en avait fait autant, une serviette bourrée de documents posée sur ses genoux grassouillets. Un aspirant, raide comme une baguette de fusil, se tenait dans la chambre. Bolitho se retint de l'observer de plus près : tout ceci appartenait au passé, il ne connaissait personne à bord de ce bâtiment.

Il détourna brusquement les yeux. Les joueurs de fifre humectaient l'embouchure de leurs instruments et les fusiliers tenaient la bretelle de leur arme, parés à lui rendre les honneurs lorsqu'il passerait le bord.

Haven et son second étaient présents, ainsi que beaucoup d'autres dont il ignorait le nom, officiers en uniforme bleu et blanc, fusiliers à la tunique rouge, marins hâlés qui admiraient le spectacle. Il avait envie de leur dire : « Je suis certes votre amiral, mais l'*Hypérion* est toujours mon bâtiment ! »

Il entendit Allday descendre à bord. Il n'avait pas besoin de regarder pour savoir, quoi qu'il pût prétendre, qu'il le sur-

veillait, prêt à se précipiter pour le retenir si son œil le lâchait et s'il perdait l'équilibre. Il souleva sa coiffure et aussitôt fifres et tambours lancèrent un air entraînant. La garde se mit au présentez-armes, le major salua de l'épée.

Les sifflets sonnaient, Bolitho se laissa descendre le long de la muraille et atteignit le canot.

Mais le dernier regard qu'il lança à Haven le surprit. Les yeux du commandant étaient froids, hostiles. Il allait devoir s'en souvenir.

Le canot de rade s'écarta pour attendre le canot et le précéder au milieu des vaisseaux à l'ancre et des embarcations. La main en visière, Bolitho commença d'examiner la terre.

Un nouveau défi l'attendait. Mais, pour le moment, il avait envie de s'enfuir.

UNE HISTOIRE DE MARIN

John Allday fit la grimace : les yeux à l'abri du bord de son chapeau avaient remarqué que le canot de rade déviait de sa route à cause du courant côtier. Il relâcha légèrement la barre, et le canot tout frais repeint de vert suivit docilement l'autre, sans le moindre accroc dans la cadence. La réputation d'Allday, bosco personnel du vice-amiral, l'avait précédé.

Il observait attentivement l'armement du canot, mais son regard restait impénétrable. Ils tenaient l'embarcation de leur dernier bâtiment, l'*Argonaute*, un vaisseau pris sur les Grenouilles, mais Bolitho avait déclaré qu'il laisserait à son bosco le soin d'en sélectionner l'armement en puisant à bord de l'*Hypérion*. Il avait trouvé cela étrange. Tous les anciens se seraient portés volontaires pour passer à bord de l'*Hypérion*, car dans le cas contraire ils avaient bien peu de chances de pouvoir aller embrasser des êtres chers. Il laissa tomber son regard sur les silhouettes assises dans la chambre. Yovell, de simple secrétaire qu'il était, avait été promu écrivain en titre. Le nouvel aide de camp était installé près de lui. Ce jeune officier semblait sympathique, bien qu'il ne fût pas issu d'une lignée de marins. Tous ceux qui saisissaient la chance d'une telle affectation y voyaient le moyen le plus sûr d'accélérer leur avancement. Il était pourtant trop tôt, se disait Allday. À bord, lorsque même les rats ne s'étaient pas encore fait leur place, mieux valait ne pas prononcer de jugement trop hâtif.

Son regard s'arrêta sur les épaules bien carrées de Bolitho et il essaya de se détendre. Depuis leur retour à Falmouth, il s'inquiétait pour lui. En dépit de ce qu'ils avaient subi et souffert pendant leur dernière bataille, ce retour aurait dû être grandiose. Même cette blessure à l'œil gauche paraissait moins terrible lorsque l'on pensait à tout ce qu'ils avaient vécu et surmonté ensemble. Cela remontait à environ un an. À bord d'un petit cotre, *Le Suprême*. Allday revivait chaque jour la convalescence qui n'en finissait pas, l'énergie de cet homme qu'il aimait tant et qu'il servait depuis si longtemps, qui s'était battu pour remporter ce nouveau combat, pour cacher son désespoir et conserver la confiance des hommes placés sous ses ordres. Depuis vingt ans et plus qu'ils se connaissaient, Bolitho n'avait pas manqué une seule fois de le surprendre ! Comment pouvait-il rester un point sur lequel le surprendre encore ?

Une fois à Falmouth, ils étaient partis à pied du port et s'étaient arrêtés à l'église, ce membre de la famille Bolitho, pouvait-on dire. Elle portait la mémoire de générations entières, naissances et mariages, victoires navales et morts violentes y compris.

On était en été. Allday était resté près des grandes portes de l'église silencieuse. Avec un étonnement mêlé de tristesse, il avait entendu Bolitho prononcer son nom à voix haute : *Cheney*. Il n'avait rien dit d'autre et pourtant c'était si lourd de sens ! Allday voulait encore croire que, dès qu'ils auraient gagné la vieille demeure grisâtre en contrebas du château de Pendennis, la vie reprendrait son cours normal. Lady Belinda, si jolie, et qui, physiquement du moins, ressemblait tant à cette Cheney disparue, saurait le reconforter dès qu'elle verrait la gravité de son état. Elle réussirait peut-être à soulager la blessure morale qui le tourmentait et dont il ne parlait jamais, mais qu'Allday avait su discerner. Et si son autre œil était touché à son tour au combat ?

Voilà ce qui emplissait de terreur tant de marins, tant de soldats. Se retrouver ainsi, impuissant, bon à être mis au rebut. Tout le monde était là pour les accueillir. Ferguson, le maître d'hôtel de la demeure, qui avait perdu un bras aux Saintes il y avait si longtemps ; Grace, sa femme, les joues toutes roses, et les autres domestiques au complet. Rires et cris de joie avaient fusé, mais il avait coulé des larmes aussi. Pourtant, Lady Belinda était absente, ainsi que la petite Elizabeth. Ferguson expliqua qu'elle avait laissé une lettre où elle donnait les raisons de son départ. Dieu sait s'il est courant qu'un marin qui revient trouve sa famille dans l'ignorance de ses allées et venues, mais le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi ni atteindre plus profondément Bolitho.

Et même son jeune neveu, Adam, entre-temps devenu commandant du brick *La Luciole*, ne pouvait le reconforter. On lui avait ordonné de repartir pour compléter ses vivres et faire le plein d'eau douce.

L'*Hypérion* était bien réel, lui. Allday jeta un coup d'œil à un nageur qui venait de donner un coup de pelle malheureux, faisant voler quelques embruns par-dessus le plat-bord. Foutus nageurs ! Il allait leur apprendre une ou deux petites choses, dût-il leur faire la leçon un par un.

Ce vieil *Hypérion* ne lui était pas étranger, alors que son équipage l'était. Était-ce voulu de la part de Bolitho ? Ou bien avait-il besoin qu'il en fût ainsi ? Allday ne savait trop.

Si Keen était resté capitaine de pavillon – l'idée fit sourire Allday –, ou bien encore ce pauvre Inch, les choses lui auraient semblé moins bizarres.

Le capitaine de vaisseau Haven était un pisse-froid. Son propre maître d'hôtel lui-même, un Gallois trapu nommé Evans, lui avait confié, un jour qu'ils buvaient le coup, que son patron manquait totalement d'humour et qu'il n'était sensible à rien.

Allday se retourna, il voyait les épaules de Bolitho. Entre eux, ce n'était pas du tout pareil. Ils avaient connu un bâtiment puis un autre, sillonné des eaux diverses ; une seule constante : l'ennemi. Et Bolitho l'avait toujours traité en ami, en *membre de la famille*, ainsi qu'il le lui avait dit un jour. Il avait fait cette remarque comme en passant, mais, pour Allday, cette simple phrase était un trésor qui valait plus que l'or.

C'était assez amusant quand on y pensait. Quelques-uns de ses vieux camarades de poste l'auraient même taquiné s'ils n'avaient pas craint ses poings. Car Allday, tout comme ce manchot de Ferguson, avait été racolé de force au service du roi et embarqué à bord du bâtiment de Bolitho, la frégate *Phalarope* : pas trop de quoi là-dedans fonder une amitié. Allday était toujours resté depuis lors avec Bolitho, depuis la bataille des Saintes, au cours de laquelle son précédent maître d'hôtel avait péri.

Il avait été marin toute sa vie, à l'exception d'une courte période à terre, lorsqu'il était berger. Rien d'autre. Il ne savait pas grand-chose de ses origines et de son enfance, et ne se souvenait même pas de ce à quoi pouvait ressembler sa maison. Maintenant qu'il se faisait vieux, cela le troublait de temps à autre.

Il observa attentivement les cheveux de Bolitho, le catogan attaché à la base du cou sous le chapeau galonné d'or. Ils étaient d'un noir de jais, et d'ailleurs il avait encore l'air très jeune. Parfois, on le prenait pour le frère du jeune Adam. Allday, pour ce qu'il en savait, avait le même âge que lui, quarante-sept ans, mais alors qu'il s'était empâté et que ses cheveux châtains devenaient poivre et sel, Bolitho donnait l'impression de ne pas changer.

Quand il était en paix, il pouvait être replié sur lui-même et grave. Mais Allday connaissait presque toutes ses facettes : un vrai lion au combat, un homme capable de s'émouvoir

aux larmes lorsqu'il constatait l'étendue du massacre et des souffrances après la bataille.

Le canot de rade entama une boucle pour passer sous le boute-hors d'une jolie goélette. Allday poussa sur la barre, mais retint subitement son souffle en sentant sa blessure à la poitrine qui le brûlait. Elle le laissait rarement en paix. La lame de l'Espagnol qui avait surgi de nulle part, Bolitho qui s'était dressé pour le protéger avant de jeter son sabre, prêt à se rendre pour lui sauver la vie.

Cette blessure le gênait, il avait souvent du mal à dégager les épaules sans que la douleur lui élançât, cruelle réminiscence.

S'il était arrivé à Bolitho de lui suggérer de rester à terre, ne fût-ce que pour un temps, il ne lui proposait plus de quitter cette marine qu'il avait si magnifiquement servie, sous peine de lui faire bien plus de mal qu'il n'en avait déjà du fait de sa blessure.

Le canot pointa son étrave vers le môle le plus proche et Allday vit Bolitho serrer le fourreau du vieux sabre qui reposait entre ses genoux. Tant de batailles! Tant d'occasions au cours desquelles ils s'étaient émerveillés d'en sortir vivants quand tant d'autres étaient tombés!

– Paré devant!

Il surveilla d'un œil critique le brigadier qui, posant son aviron, se levait avec sa gaffe, prêt à crocher. Les hommes avaient assez fière allure, il devait bien en convenir, avec leurs chapeaux cirés et leurs chemises à carreaux toutes neuves. Mais la peinture ne suffit pas à vous faire voguer un navire.

Allday lui-même était un homme assez imposant, encore qu'il n'en fût guère conscient, sauf lorsqu'il attirait l'œil d'une fille ou d'une autre. La chose arrivait plus souvent qu'il ne voulait bien l'admettre. Il portait sa belle vareuse bleue à boutons dorés, celle que lui avait offerte Bolitho. Avec son pantalon en nankin blanc, il collait tout à fait avec le per-

sonnage de *Cœur de chêne*¹, qu'on a si souvent applaudi sur scène, voire dans les représentations de plein air.

Le canot de rade s'écarta un peu, l'officier qui était à son bord se leva, chapeau bas, et ses hommes mâtèrent les avirons.

Allday sursauta en voyant Bolitho qui levait la tête dans sa direction et protégeait de sa main son œil sensible. Il ne prononça aucun mot, mais ce regard avait une signification muette, aussi nette que s'il avait parlé. C'était comme une prière, un signe de connivence destiné à lui seul et qui, l'espace de ces quelques secondes, avait exclu tous les autres.

Allday était un être simple, mais ce regard le poursuivit longtemps après que Bolitho eut quitté le canot. Il était à la fois ému et inquiet, comme s'ils venaient de partager quelque chose de précieux.

Quelques-uns des nageurs le regardaient. Il grogna.

– J'ai vu des mathurins meilleurs que vous se faire foutre à la porte d'un bordel, mais, pardieu, je vous garantis que vous ferez mieux la prochaine fois, c'est moi qui vous l' dis !

Jenour descendit à son tour, riant de voir l'aspirant qui rougissait du coup de gueule du bosco. L'aide de camp n'était au service de Bolitho que depuis un mois, mais il avait déjà discerné l'étrange charisme qui émanait de son chef, un homme qu'il considérait comme un héros depuis qu'il avait l'âge de cet aspirant timide. La voix de Bolitho le tira de ses pensées :

– Allons, venez, monsieur Jenour. Le canot peut attendre, pas des questions de guerre ou de paix !

Jenour réprima un sourire.

– Bien, sir Richard.

Il songeait à ses parents, dans le Hampshire ; ils avaient

1. Chanson populaire de 1759, musique de Boyce et paroles de David Garrick.

hoché la tête en l'entendant dire qu'il voulait devenir « un jour » l'aide de camp de Bolitho.

Bolitho, qui avait surpris son sourire, sentit l'accablement le reprendre. Il devinait les sentiments du jeune officier pour avoir eu les mêmes autrefois. Le versant privé de la vie d'un marin consistait à faire flèche de tout bois pour nouer et entretenir des amitiés. Quand le camarade tombait, c'était chaque fois la perte d'une partie de soi-même ; survivre ne consolait nullement du deuil – cela ne se pouvait jamais.

Il commença de grimper les marches du quai en pensant au second de l'*Hypérion*. Cette bonne tête de gitan, mais bien sûr ! C'était Keverne, qu'il lui rappelait. Keverne tout craché. Charles Keverne, ancien second de l'*Euryale*, tué devant Copenhague alors qu'il était son capitaine de pavillon.

– Tout va bien, sir Richard ?

– Mais bien sûr, bon sang ! – Bolitho se retourna brusquement et, posant la main sur le bras de Jenour : Pardonnez-moi, s'excusa-t-il. Le grade confère un certain nombre de privilèges, mais pas le droit d'être un butor.

Yovell, qui suait en grim pant les marches de pierre, poussa un soupir. Ce jeune lieutenant de vaisseau avait encore bien des choses à apprendre. Restait à espérer qu'il en aurait le temps.

La grande pièce paraissait divinement fraîche lorsqu'on avait subi la chaleur qui régnait de l'autre côté des fenêtres voilées.

Bolitho était assis dans un fauteuil à dossier droit et dégustait un verre de vin du Rhin, tout étonné que quelque chose pût rester si froid. Le lieutenant de vaisseau Jenour et Yovell étaient installés à une autre table couverte de documents remplis de notes et de rapports. Dire que c'était dans le même

bâtiment, mais dans une aile plus austère, que Bolitho avait attendu anxieusement des nouvelles de son premier commandement !

C'était un blanc excellent et limpide. Un serviteur noir l'avait déjà resservi, manifestement, et il savait qu'il lui fallait demeurer sur ses gardes. Bolitho ne refusait pas un bon verre à l'occasion, mais il avait sans peine échappé à ce travers, fréquent dans la marine, qui pousse les gens à boire plus que de raison. On ne comptait plus ceux que cela avait conduits à connaître de sérieux ennuis en cour martiale.

Il se revoyait encore, au cours de ces sombres journées qu'il avait passées à Falmouth, lorsque, de retour, il s'était attendu à... à quoi, au juste ? Comment pouvait-il sincèrement éprouver dépit et amertume, alors que son cœur était resté à l'église, avec Cheney ?

La demeure était d'un calme de mort. Il avait déambulé sans relâche entre les ombres qui s'assombrissaient. La chandelle qu'il brandissait à bout de bras laissait errer des lueurs sur les portraits sévères qu'il connaissait depuis qu'il avait l'âge d'Elizabeth.

Lorsqu'il s'était réveillé, il avait la tête posée sur une table, au milieu de flaques de vin. Sa bouche était sèche, il se sentait rempli de dégoût. Il avait contemplé longuement les bouteilles vides, sans réussir à se rappeler qu'il était allé les chercher à la cave. Toute la maisonnée devait être au courant. Lorsque Ferguson était arrivé, il avait constaté qu'il portait toujours ses vêtements de la veille. Il lui avait fallu se traîner pour chercher de l'aide. Bolitho avait dû contraindre Allday à lui dire la vérité. Il ne se souvenait plus de lui avoir donné l'ordre de quitter la maison et de le laisser seul avec ses tourments. Et en fait, il pensait lui avoir dit bien pis encore. Plus tard, il avait appris qu'Allday lui aussi avait passé sa nuit à boire dans la taverne, cette taverne où la fille du tenancier l'attendait et espérait.

Il leva la tête et comprit soudain que l'autre officier s'adressait à lui.

Le commodore Aubrey Glassport, responsable de l'arsenal d'Antigua et, jusqu'à l'arrivée de l'*Hypérion*, officier de marine le plus ancien sur place, était en train de lui décrire la situation, ainsi que la façon dont avaient été disposées çà et là les patrouilles locales.

– La zone maritime est vaste, sir Richard, nous avons du mal à chasser et à arraisonner les briseurs de blocus et tous les autres. D'un autre côté, les Français et leurs alliés espagnols...

Bolitho tira la carte vers lui. Toujours la même histoire : pas assez de frégates, trop de vaisseaux de haut bord que l'on expédiait ailleurs pour renforcer les flottes de la Manche et en Méditerranée.

Il venait de passer une heure à étudier différents rapports, les données obtenues, qu'il fallait évaluer en fonction de l'investissement en journées, en semaines, mises à patrouiller parmi ces îles et îlots innombrables. De temps à autre, un capitaine un peu plus audacieux risquait sa vie et sa carcasse pour tenter une incursion dans un mouillage de l'ennemi. Il y faisait parfois une prise, il exécutait de temps en temps un bombardement éclair. Si cela faisait des pages agréables, c'était loin de contribuer à diminuer un ennemi très supérieur. Il pinça les lèvres : supérieur, peut-être, mais seulement en nombre.

Glassport prit son silence pour de l'approbation et poursuivit. C'était un homme rond, bien en chair, le cheveu rare, dont la face de lune disait assez qu'il passait sa vie à prendre du bon temps plus qu'à se battre avec les éléments ou contre les Français.

Voilà bien longtemps qu'on aurait dû le mettre à la retraite, s'était laissé dire Bolitho, mais il entretenait de bons rapports avec les gens de l'arsenal, si bien qu'on l'avait laissé

à son poste. À en juger par sa cave, il entretenait également les meilleures relations du monde avec les responsables de l'approvisionnement.

Glassport continuait :

– Je suis parfaitement au fait de vos exploits, sir Richard, et vous ne sauriez croire combien je suis *honoré* de vous voir rendre visite à mon établissement. Je crois bien que, lorsque vous êtes venu ici pour la première fois, l'Amérique se battait également contre nous avec ses nombreux corsaires, en même temps que la flotte française.

– Que nous ne soyons plus en état de guerre avec l'Amérique, fit observer Bolitho, ne signifie pas nécessairement qu'elle ne représente pas une menace et ne réduit pas le risque de la voir fournir ravitaillement et navires à l'ennemi – et, reposant la carte : Pendant les semaines qui viennent, je désire que l'on prenne contact avec tous les vaisseaux en patrouille. Disposez-vous d'un brick courrier ?

Son interlocuteur laissa paraître un certain étonnement ; il hésitait. Il voyait venir la fin d'une petite vie tranquille et assez confortable.

– Je veux voir chaque commandant individuellement. Pouvez-vous m'organiser ces rencontres ?

– Eh bien, euh... c'est-à-dire... oui, sir Richard.

– Parfait.

Il prit son verre et observa attentivement le soleil qui se reflétait sur le pied. Qu'il le déplaçât très légèrement sur sa gauche, et... Il attendit un peu, conscient du regard attentif de Yovell, de celui, plus curieux, de Jenour. Il ajouta :

– On m'a dit que l'inspecteur général de Sa Majesté se trouvait encore aux Antilles...

– Mon aide de camp, murmura faiblement Glassport, doit savoir exactement ce qui...

Bolitho se raidit : le verre se brouillait devant ses yeux, comme un rideau vaporeux qui tombait. Cette fois-ci, le

phénomène avait été plus brutal, ou bien était-il obnubilé au point d'imaginer que son état s'aggravait ? Il s'exclama :

– Ma question est très simple : est-il ici ou non ?

Il baissa les yeux sur sa main posée entre ses jambes, elle tremblait sans doute. Remords, colère, non, ce n'était pas cela. Comme sur le quai, lorsqu'il s'en était pris à Jenour. Il poursuivit plus calmement :

– Cela fait plusieurs mois qu'il est dans les parages, il me semble ?

Il releva la tête, anxieux à l'idée que son œil pourrait se brouiller une fois encore.

– Le vicomte Somervell se trouve ici même, à Antigua, répondit Glassport. Je crois, ajouta-t-il, méfiant, qu'il est satisfait de ses investigations.

Bolitho resta silencieux. L'inspecteur général risquait de ne constituer qu'une gêne supplémentaire alors que la guerre était un fardeau bien suffisant. Il paraissait absurde de voir un personnage si grassement payé occupé à inspecter les Indes occidentales, quand l'Angleterre, dressée seule contre les flottes française et espagnole, craignait chaque jour d'être envahie.

Les ordres que Bolitho tenait de l'Amirauté étaient clairs : joindre sans retard le vicomte Somervell, dût-il se rendre dans une autre île, même à la Jamaïque.

Mais il était sur place. C'était toujours autant de gagné.

Bolitho se sentait las. Il avait rencontré la plupart des autorités, les responsables de l'arsenal, il avait inspecté deux cotres à hunier que l'on équipait pour les intégrer à la flotte, il avait fait le tour des batteries côtières. Jenour et Glassport avaient eu du mal à suivre son rythme.

Glassport le regarda terminer son verre avant de dire :

– Il y aura une petite réception ce soir en votre honneur, sir Richard... – puis, après une hésitation due aux yeux gris

se posant sur lui : ... quelque chose de bien modeste, mais nous l'avons organisée à la dernière minute lorsque... euh... votre vaisseau amiral a été annoncé.

Bolitho remarqua cette hésitation. Encore un qui ne comprenait pas le choix de son bâtiment.

Glassport devait craindre une rebuffade, car il insista :

– Le vicomte Somervell *compte absolument* sur vous.

– Je vois – et, avec un coup d'œil à Jenour : Prévenez le commandant.

Comme l'officier s'apprêtait à disposer, Bolitho ajouta :

– Faites porter le message par mon bosco. J'ai besoin de vous *ici*.

Jenour s'arrêta avant d'acquiescer. Décidément, c'était un jour où il ne cessait d'apprendre.

Bolitho attendit que Yovell eût posé une nouvelle pile de papiers sur la table. Cela le changeait de son commandement, de la conduite au jour le jour d'un vaisseau et de ses affaires. Un bâtiment ressemble à une petite ville, à une famille plutôt. Il se demanda comment Adam s'en sortait avec son nouveau commandement. Il cherchait, mais la seule réponse qui lui venait était l'envie. Adam vivait exactement ce qu'il avait lui-même vécu. Plus insouciant peut-être, mais aussi méfiant envers ses supérieurs.

Glassport le regarda feuilleter la liasse, tandis que Yovell attendait à distance respectueuse.

Ainsi, il l'avait sous les yeux, l'homme qui était devenu une légende vivante, le nouveau Nelson, à en croire certains. Encore que Nelson, dans les hautes sphères, ne fût pas précisément en odeur de sainteté... C'était l'homme de la situation pour mener une flotte. Un homme indispensable, mais après ? Il scrutait le visage penché de Bolitho, la mèche rebelle qui pendait sur son œil. Un visage grave, expressif, songeait-il, mais difficile à imaginer dans les batailles dont il avait lu les relations. Il savait que Bolitho avait été grièvement

blessé à plusieurs reprises, qu'il avait manqué de succomber à la fièvre, mais guère davantage.

Un chevalier du Bain, issu d'une vieille famille de marins, que le peuple anglais considérait comme un héros. Tout ce que Glassport aurait aimé être et avoir.

Alors, pourquoi donc était-il venu à Antigua? Il n'y avait pas d'activité particulière en vue pour une flotte et, à condition qu'on leur fournît des renforts pour leurs flottilles, ainsi que la relève pour... Il s'était assombri lorsque Bolitho avait mis le doigt sur ce point précis, comme s'il avait pénétré ses pensées, avec ses yeux calmes et gris.

– Les Espagnols se sont emparés de la frégate *La Conserve*?

Cela sonnait comme une mise en accusation.

– Cela fait deux mois, sir Richard. Elle s'est échouée en combattant. L'une de mes goélettes a réussi à récupérer la plus grosse partie de son équipage avant que l'ennemi s'en empare. La goélette s'est fort bien comportée, j'ai pensé que...

– Le commandant de *La Conserve*?

– Il est à Saint John's, sir Richard. Il attend que la cour martiale se réunisse.

– Vraiment?

Bolitho se leva et se retourna en entendant Jenour qui revenait.

– Nous partons pour Saint John's.

Jenour avala sa salive.

– S'il y a une voiture, sir Richard...

Il regardait Glassport, espérant trouver un soutien.

Bolitho prit son sabre.

– Deux chevaux, mon garçon.

Il essayait de cacher l'excitation qui le prenait soudain. Ou bien tentait-il seulement de masquer son inquiétude?

– Vous venez du Hampshire, *c'est bien cela*?

– Oui, répondit Jenour, *c'est-à-dire*...

– C’est donc entendu. Deux chevaux, immédiatement.

Glassport les regardait tour à tour.

– Mais... la réception, sir Richard?

Il avait l’air horrifié.

– Cela me donnera de l’appétit – et, avec un grand sourire : Je reviendrai.

Il pensait à la patience dont savaient faire preuve Allday, Ozzard et les autres.

– *En route!*

Bolitho, après s’être attentivement examiné dans le miroir ouvrage accroché au mur, chassa la mèche de son front. Il apercevait dans la glace Allday et Ozzard qui l’observaient non sans inquiétude. Jenour, son nouvel aide de camp, se massait la hanche après leur chevauchée jusqu’à Saint John’s et retour.

Si chaleur et poussière avaient été au rendez-vous, ils s’étaient en revanche bien plus amusés que prévu et, ne fût-ce que pour le spectacle des passants qui les voyaient passer au galop en plein soleil, ils ne regrettaient pas le déplacement.

Il faisait nuit maintenant, le crépuscule tombait vite dans ces îles, et Bolitho dut remettre de l’ordre dans sa tenue. On entendait le son des violons, le murmure étouffé des voix qui provenaient de la grande salle où allait être donnée la réception.

Ozzard lui avait rapporté du bord une paire de bas propres et Allday avait pris le joli sabre d’apparat à ceindre en lieu et place de la vieille lame.

Bolitho soupira. La plupart des bougies étaient protégées par de grands verres pare-vent, si bien que la lumière n’était pas trop vive. Cela dissimulerait un peu sa chemise froissée et les marques laissées par la selle sur son pantalon. Il n’avait pas eu le temps de repasser à bord de l’*Hypérion*. *La peste soit*

de ce Glassport et de sa réception! Il aurait préféré rester dans sa chambre pour réfléchir, après tout ce que le commandant de la frégate venait de lui apprendre.

Le commandant Matthew Price était bien jeune pour se trouver à la tête d'un aussi beau vaisseau. *La Conserve*, un trente-six, se trouvait au milieu des récifs lorsqu'elle avait été prise sous le feu d'une batterie côtière. Elle était trop près de terre et elle s'était malencontreusement échouée. Glassport lui avait fait un rapport fidèle. Une goélette avait recueilli à son bord la plus grande partie de l'équipage, mais avait dû s'arrêter et s'enfuir en voyant arriver des vaisseaux de guerre espagnols.

Le commandant Price était si jeune qu'il n'était pas encore confirmé, et si une cour martiale le condamnait, ce qui était plus que probable, il aurait tout perdu. Au mieux, il serait rétrogradé à son ancien grade de lieutenant de vaisseau. Et au pis, mieux valait n'y pas penser.

Price avait été placé en résidence surveillée dans une petite maison, propriété du gouvernement, en attendant de passer en cour martiale. Là, il avait eu le temps de réfléchir. Et il se disait qu'il aurait mieux valu pour lui être fait prisonnier ou tomber au combat. En effet, son bâtiment avait été remis à flot et servait à présent sous le pavillon de Sa Majesté Catholique à La Guaira, dans la mer d'Espagne¹. Les frégates n'avaient pas de prix, et la marine en manquait cruellement. Lorsque Bolitho avait navigué en Méditerranée, il n'y avait que six frégates disponibles de Gibraltar au Levant. Le président de la cour qui jugerait Price risquait peu d'omettre cet élément dans ses attendus.

À un moment, désespéré, le jeune commandant avait demandé à Bolitho ce que selon lui il encourait.

1. Ancienne dénomination de la zone comprise entre les côtes du Venezuela et les Antilles.

Bolitho lui avait répondu qu'il avait toutes chances de voir son propre sabre pointé vers lui lors de l'audience¹. Faire courir un péril à son bâtiment était une chose, laisser un ennemi détesté s'en emparer était une tout autre affaire.

Promettre à Price qu'il pourrait tenter quelque chose pour influencer sur les conclusions de la cour n'aurait pas eu de sens. Price avait pris de gros risques pour découvrir les intentions des Espagnols. Sans parler de ce que Bolitho savait déjà, la valeur de ce qu'il avait appris serait peut-être inestimable. Mais cela n'allait guère aider le commandant de *La Conserve*.

Bolitho finit par dire :

– Je pense qu'il est l'heure – et, jetant un coup d'œil à la grosse pendule : Nos officiers sont-ils toujours ici ? ajouta-t-il.

Jenour acquiesça d'un signe de tête avant de faire la grimace. Ses cuisses et ses fesses étaient douloureuses. Bolitho était un cavalier exceptionnel, mais lui aussi. Ou du moins était-ce ce qu'il avait cru après la plaisanterie de Bolitho sur les gens du Hampshire, qui avait eu sur lui l'effet d'un coup d'épéon. Pourtant, Jenour n'avait jamais réussi à suivre son train. Il répondit :

– Le second est arrivé avec les autres tandis que vous vous changez, sir Richard.

Bolitho baissa les yeux sur ses bas immaculés et se souvint de l'époque où, jeune officier subalterne, il n'en possédait qu'une seule et unique paire, qu'il réservait à des occasions comme celle-ci. Il avait porté les autres si souvent que c'était miracle s'ils étaient toujours entiers.

Cela lui laissa le temps de penser à la réaction du capitaine de vaisseau Haven, qui avait demandé à rester à bord. Il avait argué qu'une tempête pouvait se lever sans crier gare

1. Cérémonial resté en vigueur dans la marine jusqu'au début du vingtième siècle.

et l'empêcher de rentrer à temps pour prendre les mesures nécessaires. L'air était lourd et humide, le soleil avait été rouge sang à son coucher.

Le maître pilote de l'*Hypérion*, Isaac Penhaligon, un pays cornouaillais – au moins de naissance –, avait insisté et assuré qu'une tempête était hautement improbable. On aurait dit que Haven préférait rester seul, même si certains pouvaient considérer son absence à la réception comme offensante.

Si seulement Keen avait encore été son capitaine de pavillon ! Il lui aurait suffi de demander, Keen serait venu. Fidélité, amitié, amour, il y avait un peu de tout cela.

Mais Bolitho l'avait pressé de rester en Angleterre, au moins le temps de régler les problèmes de sa bien-aimée, Zénoria. Si Keen souhaitait une chose plus que toute autre, c'était d'épouser sa jeune fille aux yeux sombres et aux cheveux châtain. Ils s'aimaient, ils étaient si évidemment amoureux l'un de l'autre que Bolitho ne voulait pas risquer de les séparer si peu de temps après qu'ils s'étaient trouvés.

Ou bien, était-ce qu'il comparait leur amour avec ce qui se passait dans son propre foyer ?

Il s'arrêta net dans ces pensées. Elles auraient pu l'effrayer. Encore une chose que Bolitho avait trouvée dure à admettre déjà du temps qu'il était commandant. Lorsqu'il mettait pour la première fois le pied à bord d'un nouveau commandement, il essayait de cacher sa nervosité et son appréhension. Ce n'est que bien plus tard qu'il avait compris à quel point l'équipage avait beaucoup plus de raisons de se faire du souci sur ce que *lui* pourrait faire. Jenour demanda respectueusement :

– Partons-nous, sir Richard ?

Bolitho avait envie de tâter son œil gauche, mais, au lieu de cela, il fixa le verre de lampe le plus proche et le léger filet de fumée noire qui montait vers le plafond. L'image était nette. Pas d'ombres, pas ce voile qui le trompait et lui faisait perdre l'équilibre.

Il jeta un coup d'œil à Allday. Il lui parlerait sous peu de son fils. Allday n'avait pas soufflé mot sur son compte depuis que le jeune homme avait débarqué de l'*Argonaute* lors de leur retour en Angleterre. *Si j'avais eu un fils, peut-être aurais-je trop exigé de lui. J'aurais peut-être espéré le voir s'intéresser aux mêmes choses que moi.*

Des laquais, invisibles dans l'ombre, ouvrirent en grand les deux battants d'une porte magnifique.

La musique et le brouhaha des conversations faisaient autant de bruit que le ressac sur un récif. Bolitho sentit tous ses muscles se tendre, comme s'il s'attendait à recevoir une balle de mousquet.

En avançant le long du corridor orné de colonnades, il s'interrogeait sur l'imagination qu'on avait dû déployer et le travail qu'il avait fallu fournir pour bâtir cette demeure sur une île aussi minuscule. Un endroit qui, au gré des circonstances, avait fini par devenir un atout vital dans la stratégie navale de l'Angleterre.

Il entendait les talons de Jenour frapper le sol, et sourit à demi en se rappelant ses efforts pour rester à sa hauteur, encolure contre encolure. Ils ressemblaient davantage à deux gentilshommes campagnards qu'à des officiers du roi.

Il aperçut les couleurs variées des robes de ces dames qui, les épaules nues, jetaient des regards curieux au fur et à mesure qu'il s'approchait de la masse des gens. Personne n'avait été prévenu longtemps à l'avance de son arrivée, Glassport le lui avait dit, mais il devinait que tout officiel en visite, tout navire en provenance d'Angleterre constituaient des événements bienvenus.

Il remarqua quelques officiers du carré de l'*Hypérion*. Leurs tenues bleu et blanc faisaient contraste avec les uniformes écarlates des militaires et des fusiliers marins. Une fois encore, il dut se retenir de chercher des visages familiers, d'essayer de reconnaître une voix, comme s'il espérait encore qu'on lui

serrerait la main ou que quelqu'un lui ferait un petit signe de reconnaissance.

Il fallait monter quelques marches entre deux piliers massifs. À l'autre bout du tapis, il aperçut Glassport qui le regardait, visiblement soulagé de voir qu'il était rentré à temps de sa chevauchée. Au centre se tenait une silhouette, un homme à l'air débonnaire, très élégant, vêtu de blanc des pieds à la tête. Bolitho savait fort peu de chose de celui à qui il venait se présenter. Le très honorable vicomte Somervell, inspecteur général de Sa Majesté aux Antilles, ne portait apparemment rien qui parût s'accorder à ses fonctions. Il faisait des apparitions régulières à la Cour et aux réceptions où il convenait de se montrer, on disait de lui que c'était un joueur invétéré et un escrimeur renommé. Ce dernier point était avéré et on racontait que le roi lui-même était intervenu en sa faveur après qu'il eut trucidé un homme en duel. Pour Bolitho, c'était là malheureusement chose aussi habituelle qu'attristante. Mais tout cela ne le qualifiait guère pour se trouver ici.

Un valet de pied muni d'une longue canne frappa le sol et aboya :

– Sir Richard Bolitho, vice-amiral de la Rouge !

Le silence qui se fit brutalement avait quelque chose de palpable. Bolitho se sentit le point de mire de l'assemblée tandis qu'il s'avançait sur le tapis. Il remarqua les camées ; les musiciens qui gardaient leurs fifres et leurs violons figés à mi-course ; un jeune officier de marine qui donnait un coup de coude à un camarade puis baissait piteusement les yeux lorsqu'il sentit Bolitho le foudroyer du regard ; le coup d'œil effronté lancé par une dame dont la robe était coupée si courte qu'elle aurait tout aussi bien pu se passer de s'habiller, un autre d'une jeune fille qui lui sourit timidement avant de se cacher derrière son éventail.

Le vicomte Somervell ne fit pas un mouvement pour venir à sa rencontre. Il resta piqué là, une main posée négligemment

sur la hanche en agitant mollement l'autre le long du corps. Il arborait un petit sourire pincé qui pouvait être d'amusement aussi bien que de lassitude. Ses traits étaient ceux d'un jeune homme, mais ses yeux troubles évoquaient l'homme revenu de tout.

– Bienvenue à...

La brusque volte-face de Somervell gâta sa pose étudiée, et ses yeux lancèrent l'anathème sur la table roulante couverte de chandeliers qu'on voiturait dans son dos.

Ce supplément de clarté aussi soudain qu'aveuglant, juste à hauteur d'homme, prit Bolitho à contre-pied, au moment précis où il enjambait la première marche. Une dame en noir, qui jusque-là se tenait immobile près du vicomte, s'élança pour lui saisir le bras, cependant que lui, à travers la forêt de chandelles, ne voyait dans toutes ces faces qui le dévisageaient que surprise et curiosité, rendues avec l'art d'un peintre ayant fixé sur sa toile un cercle de badauds.

– Je vous demande pardon, madame !

Bolitho retrouva son équilibre et essaya de résister au retour du voile sans se protéger les yeux. Il avait le sentiment de se noyer, de couler dans des eaux de plus en plus profondes.

– Je vais bien, fit-il enfin.

Il s'arrêta sur la robe de cette dame. Elle n'était pas noire, non, mais d'un vert merveilleux, une soie moirée qui semblait changer de couleur dans les plis et les courbes comme le lui avait révélé la lumière qui avait fini par l'aveugler. La robe était ample, le décolleté profondément découpé. Les cheveux, qu'il revoyait encore si nettement, longs, aussi noirs que les siens, étaient coiffés en macarons au-dessus des oreilles.

Tous les visages, le murmure des voix qui reprenait, ces gens qui s'interrogeaient, tout cela disparut d'un coup. Il venait de reconnaître Catherine Pareja. *Kate*.

Il en oublia sa cécité d'un instant et la dévora des yeux. Ce furent les siens qu'il vit en premier, rongés d'inquiétude,

mais qui se rasséraient petit à petit à force de volonté. Elle le savait chez eux ; lui seul était surpris.

La voix de Somervell semblait venir de très loin. Il avait retrouvé son calme et toute la maîtrise de lui-même.

– Mais bien sûr, j’avais oublié, vous vous êtes déjà rencontrés.

Bolitho prit la main qu’elle lui tendait et s’inclina. Jusqu’au parfum : elle portait toujours le même...

Il l’entendit qui répondait :

– Oui, cela fait bien longtemps.

Lorsque Bolitho leva les yeux, elle avait repris un air étrangement lointain, avec beaucoup d’assurance. D’indifférence, presque. Elle ajouta :

– Comment pourrait-on oublier un héros ?

Elle tendit le bras à son mari et se tourna vers les visages qui les observaient.

Bolitho sentit une violente douleur au cœur. Elle portait les longues boucles d’oreilles en or, celles qu’il lui avait offertes dans cet autre univers, à Londres.

Des laquais arrivaient, chargés de plateaux et de verres étincelants. Le petit orchestre reprit vie.

À travers le verre de vin, sans se soucier des visages rouges et compassés, leurs yeux se rencontrèrent. Ils étaient seuls.

Glassport lui parlait, mais il n’entendait rien. Après ce qui venait de se passer, ce qu’ils avaient vécu revenait s’interposer entre eux. Il fallait éteindre ce souvenir avant qu’il ne les détruisît tous les deux.

III

LA PART DU ROI

Bolitho se recula sur son siège pour permettre à la main gantée de blanc de débarrasser l'assiette encore presque pleine et de la remplacer immédiatement par une autre. Il ne se souvenait plus du nombre de plats qu'on avait bien pu lui servir, ni du nombre de fois où l'on avait rempli les coupes et les verres magnifiques.

L'air bruissait d'une rumeur confuse, celle de la quarantaine de personnes, à vue de nez, en train de converser, officiers et notables accompagnés de leurs épouses, sans compter, répartie parmi eux, la petite délégation de l'*Hypérion*. La longue pièce et l'immense table étaient éclairées à grand renfort de bougies, parmi lesquelles des ombres dansantes semblaient vivre de leur propre vie. De nombreux domestiques et laquais allaient et venaient sans relâche pour servir les vins et les mets.

Bolitho se fit la réflexion qu'on avait dû rameuter des serviteurs de plusieurs demeures. Et, à entendre le maître d'hôtel froter sauvagement les oreilles de son monde, quelques désastres étaient à déplorer entre les cuisines et la table.

On l'avait placé à la droite de Catherine. Les conversations et les rires faisaient rage autour d'eux, mais il ne voyait qu'elle, alors que, de son côté, elle ne laissait rien paraître de ce qu'elle éprouvait. Il apercevait de loin son mari, le

vicomte Somervell, qui sirotait son vin en écoutant d'une oreille distraite ce que lui disait le commodore Glassport de sa grosse voix épaisse. De temps à autre, Somervell regardait ce qui se passait à l'autre extrémité de la table en se concentrant exclusivement sur sa femme et sur Bolitho. Simple intérêt, inquiétude ? C'était impossible à dire.

De temps en temps, les portes battaient pour laisser passer une procession de serviteurs. Les bougies commençaient à trembler dans l'air enfumé. Mais, pour le reste, il y avait très peu de mouvement. Il s'imaginait Haven, seul dans sa chambre peut-être, en train de rêvasser à ce qu'il pourrait devenir plus tard. Il allait devoir faire preuve d'un peu plus d'énergie lorsqu'il saurait ce que l'on attendait de lui et de son bâtiment.

Elle tourna soudain la tête et, s'adressant directement à lui :

– Vous êtes bien taciturne, sir Richard, lui dit-elle.

Il croisa son regard et sentit toutes ses défenses tomber. Elle était toujours aussi séduisante, plus belle encore que dans ses souvenirs. Le soleil avait doré son cou et ses épaules, il voyait son cœur palpiter doucement dans un pli de la robe de soie.

L'une de ses mains était posée près de son verre, comme abandonnée, à côté d'un éventail replié. Il mourait d'envie de l'effleurer, pour se rassurer, ou bien pour faire la preuve de sa propre stupidité.

Mais que suis-je ? Si rempli d'orgueil, si naïf que j'imagine qu'elle est encore attirée par moi, au bout de tout ce temps ? Au lieu de cela, il lui dit :

– Cela doit faire sept années.

Elle restait impassible. De l'extérieur, n'importe qui se serait dit qu'elle s'entretenait de l'Angleterre ou du temps qu'il faisait.

– Sept ans et un mois, pour être précis.

– Et ensuite, vous l’avez épousé, dit-il, désignant de la tête le vicomte qui riait à quelque remarque de Glassport.

La remarque avait jailli de sa bouche comme un reproche amer et il la vit qui remuait les doigts, comme s’ils écoutaient de leur côté.

– Était-ce si important ?

– Richard, lui répondit-elle – et même le simple fait de l’appeler par son petit nom réveillait une vieille blessure –, vous vous illusionnez. Non, ce n’était pas si important.

Elle soutint son regard lorsqu’il se tourna vers elle. Méfiance, crainte, il y avait de tout cela dans ses yeux sombres.

– J’ai besoin de sécurité, tout comme vous avez besoin d’être aimé.

Les conversations s’étaient tues, et Bolitho osait à peine respirer. Il eut l’impression que le second le regardait, qu’un colonel, son verre à demi levé, essayait de surprendre leur échange. Il avait beau se dire que ce n’était qu’une impression, cela ressemblait furieusement à une conspiration.

– L’amour ?

Elle hocha lentement la tête sans le quitter des yeux.

– Vous en avez besoin, comme le désert a soif de la pluie.

Bolitho avait envie de détourner le regard, mais elle l’hypnotisait. Elle poursuivit du même ton sans émotion :

– C’est vous que je désirais alors, et j’en suis presque venue à vous haïr. *Presque*. J’ai suivi de loin votre vie et votre carrière, qui sont deux choses bien différentes, pendant ces sept années. J’aurais accepté n’importe quoi qui vînt de vous, vous êtes le seul homme que j’aurais aimé sans lui demander la sécurité du mariage. Et au lieu de cela, poursuivit-elle en effleurant son éventail, vous en avez choisi une autre, une femme que vous vous imaginiez être un substitut. Je le *savais*, ajouta-t-elle, voyant immédiatement que le coup avait porté.

– J’ai souvent pensé à vous, répondit Bolitho.

Elle lui sourit, mais cela lui donnait l’air triste.

– Vraiment ?

Il se mit un peu de côté pour mieux la voir. Il savait que cela ne passerait peut-être pas inaperçu, car il donnait l'impression de la regarder en face, mais les lueurs tremblantes et les silhouettes mouvantes gênaient son œil gauche.

– Votre dernière bataille, reprit-elle. Nous en avons entendu parler voici un mois.

– Vous saviez que je venais ?

– Non, répondit-elle en secouant la tête. Il ne me dit pas grand-chose de ses affaires.

Elle jeta un rapide coup d'œil à l'autre bout de la table et Bolitho la vit lancer un petit sourire de connivence. Il fut étonné de constater à quel point ce signe de familiarité avec son époux l'atteignait.

Elle le regarda de nouveau.

– Vos blessures, est-ce... ? – et, le voyant tressaillir : Je vous ai aidé un jour, vous ne vous en souvenez pas ?

Bolitho baissa les yeux. Il s'était figuré à l'époque qu'on lui avait dit, à moins qu'elle ne s'en fût rendu compte par elle-même, qu'il ne la distinguait pas parfaitement. Tout cela revenait brusquement, comme un mauvais cauchemar. Sa blessure, la poussée de fièvre qui avait manqué de le tuer. Sa nudité diaphane lorsqu'elle avait laissé tomber sa robe pour se blottir contre son corps haletant, tout tremblant, qu'elle lui murmurait des mots sans suite et le serrait contre sa gorge pour apaiser les tourments de la fièvre.

– Je ne l'oublierai *jamais*.

Elle le regarda en silence pendant un long moment, scrutant sa tête baissée : la mèche rebelle, ces traits burinés par le soleil, les petites rides qui marquaient à présent le coin des yeux. Elle était heureuse que lui ne pût deviner sa tristesse et son insatisfaction dans son propre regard.

Juste à côté de lui, le major Sebright Adams, fusilier de l'*Hypérion*, racontait ses aventures à Copenhague et la bou-

cherie de la bataille. Parris, le second, appuyé sur un coude, faisait semblant d'écouter. En fait, il se penchait plutôt vers la jeune femme d'un des gros bonnets de l'arsenal et avait posé son bras sur son épaule. Elle ne faisait rien pour le repousser. Comme les autres officiers, il était momentanément délivré des exigences du service et des contraintes, de la réserve qu'il impose.

Bolitho ressentait plus vivement que jamais sa solitude, le besoin de partager ses pensées, ses craintes. Et il était en même temps révolté de constater sa faiblesse. Il poursuivit :

– La bataille a été rude. Nous y avons perdu bien des hommes de valeur.

– Et *vous*, Richard? Qu'avez-vous donc perdu que vous n'ayez déjà abandonné?

– N'en parlons plus, Catherine, répliqua-t-il vivement. C'est le passé – et, levant les yeux : Il doit en être ainsi ! dit-il en dardant sur elle un regard intense.

Une porte latérale s'ouvrit, livrant passage à de nouveaux domestiques, sans assiettes cette fois. Il serait bientôt temps pour les dames de se retirer et pour les hommes de se relâcher un peu avant de déguster cognac et porto. Il pensa à Allday. Il devait être dehors, dans le canot, avec l'armement qui l'attendait. N'importe quel officier marinier aurait fait l'affaire, mais il connaissait son Allday. Il n'aurait jamais laissé à personne le soin de l'attendre. Ce soir, songea-t-il, il aurait été dans son élément. Bolitho n'avait encore jamais vu celui qui aurait pu se vanter de faire rouler Allday sous la table, chose qu'il n'aurait pu dire de tout le monde, ce soir-là.

La voix de Somervell tonna par-dessus la table jonchée des reliefs du festin, mais il n'avait pas besoin de se forcer pour se faire entendre.

– J'ai appris que vous aviez vu le commandant Price aujourd'hui, sir Richard?

Bolitho sentit presque physiquement celle qui était près de

lui retenir son souffle, comme si elle flairait le piège derrière cette remarque d'apparence anodine. Est-ce que cela se voyait tellement, qu'il se sentait coupable ?

Glassport grommela :

– 'sera pas commandant très longtemps, m'est avis !

Plusieurs des convives se mirent à ricaner.

Un laquais noir entra dans la pièce et, après un coup d'œil furtif à Somervell, s'approcha du siège de Bolitho, un petit plateau d'argent à la main avec une enveloppe.

Bolitho la prit, en espérant que son œil n'allait pas profiter de ce moment pour le torturer.

Mais Glassport revenait à la charge :

– Ma seule et unique frégate, pardieu ! Je ferais l'impossible pour savoir...

Il se tut, brutalement interrompu par Somervell :

– Qu'y a-t-il, sir Richard ? Pourrions-nous le savoir ?

Bolitho replia le papier et jeta un regard au laquais noir. Il eut le temps de surprendre un bref éclair de sympathie sur le visage de l'homme, comme s'il était au courant.

– Commodore, le spectacle d'un brave officier déshonoré vous sera sans doute épargné !

Il parlait d'une voix dure, qui était censée ne s'adresser qu'à un seul interlocuteur, mais se faisait entendre de toute la tablée.

– Le commandant Price est mort – cette déclaration fut suivie d'un grand brouhaha –, il s'est pendu. Êtes-vous satisfaits ? ne put-il se retenir d'ajouter.

Somervell s'écarta de la table.

– Je crois qu'il serait convenable que ces dames se retirent, suggéra-t-il avant de se mettre debout sans autre forme de procès, par devoir plus que par civilité.

Bolitho se tourna vers elle. Il vit ses yeux briller d'inquiétude, comme si elle brûlait de lui faire part de quelque chose. Au lieu de cela, elle lui dit :

– Nous nous reverrons... – puis, quand il se fut redressé après une rapide courbette : ... bientôt, ajouta-t-elle.

Sur ces mots, dans un froissement de soie elle se fondit dans la foule.

Bolitho se rassit et regarda sans le voir le verre plein que l'on posait près de lui.

Ce n'était pas leur faute, même pas celle de cet insensé de Glassport.

Qu'aurais-je pu faire ? Rien ne devait interférer avec la mission qu'il avait l'intention de mener.

Cela aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre eux. Il imaginait Adam à la place de Price, assis tout seul et se représentant les visages sévères de la cour, le sabre posé sur la table, pointé droit sur lui.

Il était étrange que le message qui faisait part de la mort de Price eût été envoyé directement de Saint John's à l'*Hypérion*, son vaisseau amiral. Haven avait dû en prendre connaissance et réfléchir avant de le faire porter à terre en le confiant à quelque aspirant qui, à son tour, l'avait remis au laquais. Il ne serait pas mort de le porter lui-même ! se dit-il.

Il s'aperçut soudain que tous les autres s'étaient levés, brandissant leurs verres, pour lui porter un toast.

Glassport annonça d'une voix maussade :

– À notre amiral Sir Richard Bolitho. Puisse-t-il nous rapporter de nouveaux lauriers !

Même avec tout le vin qu'il avait absorbé, il ne parvenait pas à cacher l'humiliation que l'on entendait dans sa voix.

Bolitho se mit debout, s'inclina, non sans avoir remarqué que la silhouette vêtue de blanc, à l'autre bout de la table, n'avait pas touché à son verre. Il sentait son sang bouillir, comme lorsque les huniers de l'ennemi découvrent ses intentions, comme lors de ce jour où, à l'aube, il s'était battu en duel. Puis il revit ses yeux, entendit le dernier mot qu'elle avait prononcé. *Bientôt.*

Il leva son verre : *Qu'il en soit ainsi.*